

MA RUE ¹

Par Josette GUERRIN

C'était une petite rue tranquille, si tranquille, fleurant bon la nature, réservée aux promeneurs, aux enfants, aux amoureux. Souvent le matin j'entendais le tintement des clochettes des moutons de la bergerie située en amont qui bien sagement allaient brouter l'herbe de la Palud. Ils remontaient le soir à la tombée de la nuit.

En automne, les charrettes chargées de raisins montaient péniblement la côte, poursuivies par des gamins qui, telle une horde de moineaux, essayaient de dérober quelques grains. Accrochés à l'arrière du véhicule, à l'insu du conducteur, ils se faisaient tracter jusqu'à la coopérative La Vigneronne. Ils redescendaient en courant et en riant. Le jeu durait toute la journée.

L'usine de bouchons fondée par mon arrière-grand-père, Jean Gallart, était encore en activité. La cour était remplie de plaques de liège entassées. Espace rêvé pour escalader, sauter, jouer à cache-cache avec les copines. Les jours de "bouillie" la haute cheminée fumait dès deux heures du matin. Aussi curieuse que cette pratique paraisse au profane, le travail du liège l'exige ; avant d'être travaillé le liège doit cuire quelques heures immergé dans un grand chaudron, puis il sera rangé plaque par plaque dans la cave, humidifié tous les jours, et c'est seulement à ce moment que l'on pourra commencer la longue fabrication des bouchons.

Un triste jour de septembre, à midi, la sirène a sonné. Les gens affolés descendaient la rue en courant, la guerre était déclarée. L'aile est de l'usine est aussitôt réquisitionnée par l'armée. J'allais souvent rendre visite à ces soldats et, assise avec eux sur les marches, je m'étonnais des dents peintes en noir des Annamites. Ils riaient en me répondant que c'était pour les empêcher de se gâter.

La vie reprend son cours ; seul, désormais, mon grand-père dirigeait l'usine, aidé de la famille et de quelques ouvrières. Les jours de classe, le cartable à la main, je remontais la rue pour me rendre à l'école que l'on n'appelait pas encore école Turcan, c'était tout simplement : école de filles ; d'ailleurs, il n'y en avait pas d'autre. Je passais devant la bergerie et je jetais un regard furtif et curieux à la petite pagode, toute rouge, décorée de bêtes étranges, érigée dans un creux près de la tour du mur d'enceinte de la caserne Mangin.

Ma scolarité suivait son cours. Une fois par mois, nous nous rendions dans la cour de l'école de garçons, cérémonie patriotique autour du drapeau français, les trois meilleurs élèves de chaque classe étaient cités et recevaient un insigne que l'on

¹ La rue Aubenas à Fréjus.

appelait "Francisque". Nous avions droit aux biscuits vitaminés et aux distributions de petites boîtes de lait. Les jours de "classe-promenade", généralement le mardi après-midi, nous gambadions, escaladions les arches du théâtre romain, découvriions, dans ce qui était le stade de football, les caches et les cavités de l'ancien port romain, à l'insu des maîtres, bien entendu, nous poussions même l'audace à courir jusqu'au mur limite longeant la Villa Marie.


L'année de mon entrée au CM1, les Allemands occupèrent notre école. Les classes furent dispersées dans la ville. Le matin nous travaillions dans une salle de la caserne Mangin, salle que nous donnions l'après-midi aux garçons (très généreusement ils nous avaient laissé la salle le matin, les filles étant réputées plus frileuses !), l'après-midi la scolarité se poursuivait dans la nature. Enfin, les préfabriqués de la place Agricola nous furent alloués, toutes les classes avaient maintenant un toit. Le CM2 logeait à la cave coopérative de La Vigneronne, le Cours complémentaire dans le cloître.

Le cinéma Vox n'existait pas encore. Il y avait à sa place une grande remise occupée par les chevaux de l'armée allemande. On peut voir encore scellés dans le mur du cimetière les fers à cheval où étaient attachés les animaux. Les soldats allemands venaient déposer les charrettes dans notre cour, les soldats français étant partis depuis longtemps. Mon père, mutilé, rentré de captivité où il avait appris les rudiments de la langue allemande, discutait souvent avec eux. Ils venaient écouter les dernières nouvelles de Radio Londres et s'informer de l'avancée des troupes russes. Enrôlés de force dans l'armée allemande, l'un était Polonais sans nouvelles de sa famille, l'autre était Alsacien. Mon père en riant disait toujours à l'un d'eux « *Joseph, c'est moi qui te ferai prisonnier !* » et c'est effectivement mon père qui l'a capturé.

Puis cette petite rue si tranquille a vibré au passage des chars et des jeeps des troupes alliées... Les préfabriqués de la place Agricola et longtemps après La Vigneronne ont disparu et aujourd'hui cette petite rue n'est plus une petite rue si tranquille...

Page suivante : Carte postale de la fabrique

Photo du personnel (début du XX^e siècle)



FABRIQUE DE BOUCHONS
PERFECTIONNÉS DU VAR

J. GALLART
FABRICANT

FRÉJUS (Var)

CARTE POSTALE

Adresse Télégraphique
GALLART-FRÉJUS

M

